

brer le deuxième centenaire, ces sons prophétiques, dernier appel de la vraie France, à ses enfants ingrats et pervers :

O France, écoute bien celui-là, c'est Corneille !
Un autre est orateur, poète, historien ;
Il te forme l'esprit ou te charme l'oreille,
Celui-là, c'est Corneille ! ô France, écoute bien !

Et si tu veux reprendre et retrouver ta force,
Si tu veux te guérir du coup qui t'ébranla,
Aspire cette sève, au cœur de ton écorce :
Sinon, vieil arbre mort, les bûcherons sont là.

.....

Le même sang pourtant, coule bien dans vos veines.
L'air que nous respirons traverse bien nos bois,
Les vins de nos côteaux et les blés de nos plaines
Mûrissent bien encore au soleil d'autrefois.

Oui, cette terre ardente, et diverse, et fertile,
Bonne à tous les produits, prête à tous les essais,
Ce sol puissant, ces eaux vives, ce ciel mobile,
Tout cela, c'est la France ! Où donc sont les Français ?

Où donc ce peuple fier de son sang et prodigue,
Que le danger commun trouvait prompt à s'unir ;
Ce peuple, qui jetait le défi de Rodrigue,
Et qui, l'ayant jeté, savait le soutenir ?

Le devoir et l'honneur, l'héroïsme et la gloire :
Ce faisceau de gandeur aux immortels liens,
Ces mots qui sont la langue et qui furent l'Histoire,
Ces grands mots qu'un Corneille a fait cornéliens,

Quel fou les a raillés, de sa lèvre flétrie ?
D'où nous vient sur nos dieux ce doute désolé ?
Quel être sans famille, a nié la Patrie ?
Qui donc a dit : " Tu mens ! " quand Corneille a parlé.

Ah ! la fraternité des peuples vous enchante ?
Eh bien ! l'heure est propice à vos enivrements,
Votre chanson est belle et vaut bien qu'on la chante
Regardez-les passer, vos frères allemands !

.....

Il est sous le soleil des heures de vertige
Où la vertu d'un peuple hésite et s'interrompt,
Où, couvrant de grands mots l'instinct qui la dirige,
La peur même, la peur n'a plus de rouge au front.